

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1915. Chapitre XVIII : Sous le feu.

Nous avons été rejoints par le beau-père d'un de nos officiers, vieux civil allemand dont la barbe grise couvrait la poitrine. Il avait fait la guerre de 1870, était maintenant « *dans les affaires* » à Hambourg et prenait son congé annuel. Ayant besoin d'un repos, il n'avait rien trouvé de mieux, comme vacances, que de visiter le front.

Von der Lancken, Villalobar et moi montâmes dans l'auto du Kronprinz, notre capitaine prit le volant. Il conduisait comme un démon, lançant, précipitant sa voiture, virant à travers les rues, criant aux gens de s'écarter ; ainsi, par Siglin et Cavin sur la route de Lens, nous filions vers le front français.

Nous roulions à soixante milles à l'heure, trop vite pour parler ; mais juste avant d'entrer à Lens, qui s'étendait devant nous dans une vallée, nous fîmes halte, et notre capitaine indiqua par delà les champs et les collines qui ondulaient vers la droite :

- *La chapelle de Notre-Dame-de-Lorette !*

Les fameuses et sanglantes hauteurs de Lorette avaient vu l'offensive de Joffre et la bataille du 21 mai.

Derrière s'étendait La Bassée, un peu plus loin Neuve-Chapelle. On ne voyait pas ces localités mais seulement les hauteurs de Lorette et la fumée d'un duel d'artillerie qui ne s'arrête jamais. Nous descendîmes dans Lens, traversâmes la ville et visitâmes le cimetière. A l'entrée, sous l'ardent soleil, parmi les tombes serrées, décorées de fleurs artificielles, les croix de bois ou de fer ornées de portraits et d'autres souvenirs, se dressait le monument des citoyens de Lens tombés en 1870 et déjà l'on voyait de nouvelles tombes et le nom de nouveaux héros tombés dans cette guerre-ci.

Mais ce n'était pas le cimetière français, c'était l'allemand qu'on nous menait voir. Les Allemands avaient acquis un terrain contigu. Là gisaient, dans un ordre et une régularité allemands, les officiers au centre, dans une sorte d'enclos sacré, les Allemands tués dans ce voisinage ; dix-huit cents déjà, victimes des batailles de mai et de juin ; on lisait, dans une répétition significative, la même date, avec les mots : *Hier ruht in Gott*. On avait planté du lierre dans la terre jaune et un ange colossal, lourd, musculeux, teutonique, tenait un glaive plus grand que celui de Gédéon. Tout à côté gisaient les Français, avec les mêmes croix de bois au-

dessus de leurs tombes, avec les mêmes dates et les mots : *Ici repose en paix ...*

Nous remontâmes en voiture et notre Jéhu nous lança, par Liévin, sur la route d'Angres où se trouvent les dernières défenses de Lens. Nous traversâmes Angres et suivîmes la route jusqu'à une éminence se trouvant dans la direction de Notre-Dame-de-Lorette qui n'était plus qu'à un demi-mille. En s'aidant de lorgnettes, on constatait que tout le feuillage avait été détruit par le tir.

Tout à coup, un obus éclata dans le champ, à notre droite. Le capitaine arrêta court notre auto.

- *Mais, c'est tout près* – dis-je.

- *Je comprends !* – répondit Lancken.

L'obus avait explosé à cinquante mètres; il semblait absurde qu'il fût tombé aussi près. On avait vu, on voyait encore une grande bouffée de fumée brune, puis une grêle de terre et de pierres tout près de nous. Mais voici le cri d'un second obus ; il éclate cette fois à notre gauche, un peu en avant, beaucoup plus près encore. Évidemment ils tiraient vers nous, guidés par les deux grandes autos grises visibles au sommet de la colline.

- *Attention au troisième !* – cria le capitaine.

Attention ! Comment faire attention ? Ce propos me parut stupide. Nous restions assis dans la voiture et attendions. Nul ne parlait. Je

me souvenais confusément de cette vieille superstition que les malheurs vont par trois. Je m'étonnais, acceptant le fait comme enfin démontré, tandis que, dans le calme environnant, von der Lancken expliquait la manière dont les canonniers cherchent leur direction en tirant d'abord d'un côté, puis de l'autre, enfin au milieu, faisant la fourchette, et il intercalait un doigt, de sa main droite entre le pouce et l'index de la gauche pour nous montrer comment le troisième obus pourrait nous atteindre. J'attendais, fasciné, et tout à coup, voici le cri, puis, de nouveau, l'attente, le suspens et von der Lancken qui s'écrie :

- *Il n'a pas éclaté !*

C'était une *chiffe*, comme disaient les soldats. Bientôt un nouvel obus explosa devant nous, dans le champ, plus près de la route. Ils se rapprochaient de la direction. Le capitaine, penché sur son volant, faisait reculer la voiture aussi vite qu'il pouvait ; il l'accula près des caissons, sous le talus. Les obus éclataient tout autour et au-dessus de nous dans le champ.

Nous descendîmes de voiture. Les obus explosaient toujours. Nos officiers escaladèrent le talus jusqu'au bord du champ. J'y grimpai aussi pour faire comme les autres et regardai vers les hauteurs de Lorette.

Ce lieu se détache dans mon esprit comme un des points les plus importants de la guerre.

Je regardai et trouvai absurde et futile au delà de toute expression de me tenir là tandis que des obus éclataient, déchirant la terre et soulevant des nuages de poussière. Lancken me dit de prendre l'auto et de le rejoindre près d'un groupe de maisons, sur une autre route, à quelque distance. Il partit à pied avec les autres, tandis que Villalobar et moi entrions dans l'auto qui nous conduisit de nouveau dans la direction de Lorette.

La batterie, qui avait dirigé le feu sur nous et failli nous atteindre, se tourna enfin vers une autre direction ; ses obus allèrent tomber ailleurs. Comme nous revenions vers le village, Lancken me dit :

- *Vous avez reçu le baptême du feu.*

A 4 heures, nous repartîmes pour Bruxelles. Nous fîmes un détour et nous arrêtâmes pour goûter, dans un joli cottage de style anglais où vivaient de jeunes officiers aviateurs. C'étaient des jeunes gens robustes et de bonne mine, appartenant à des familles aristocratiques. Ils aimaient leur existence dans cette villa où régnait une camaraderie de collègue et souhaitaient naïvement que la guerre continuât indéfiniment.

- *J'espère – dit l'un d'eux – que la paix n'éclatera pas!*

Il disait cela sérieusement, inconscient du mot qu'il venait de faire.

Lancken désirait passer par Audenarde, ce qui impliquait un nouveau détour. Un avion anglais nous suivit dans notre course, durant des milles et des milles, souvent juste au-dessus de nous.

De temps à autre Harrach levait la tête et Lancken aussi. Une fois, il dit :

- *Si pourtant il lâchait sur nous une bombe...*

L'avion courut avec nous pendant une heure, puis vira et s'alla perdre en des nuages nacrés, vers le sud. Nous filions dans le calme du soir bien loin de la guerre, semblait-il, car aucun de ses ravages n'était visible dans ce coin de Belgique, où nous étions rentrés.

Les clochers d'Audenarde se montrèrent à distance puis, brusquement, il y eut une panne. Harrach et le chauffeur descendirent : il ne s'agissait pas d'une simple « crevaison », le châssis était brisé.

- *Rien à faire* – dit le chauffeur, hochant la tête. Tout au plus pourrait-il amener la voiture jusqu'à Audenarde, à trois kilomètres. Cahin-caha nous atteignîmes Audenarde. Pendant qu'on préparait le repas, Harrach, qui avait couru à un garage, revint, la figure longue :

- *Impossible* – déclara-t-il.

- *Pourquoi impossible ?* – demanda Lancken.

- *A cause de leur sale fête nationale.*

C'était la fête nationale et les Belges l'observaient de mille façons différentes. Ils refusaient de réparer une auto allemande. Nous eûmes la perspective de passer la nuit à la *Pomme-d'Or*, tandis que les valets étaient partis avec nos bagages en chemin de fer jusqu'à Bruxelles. Mais Lancken envoya Harrach commander, par téléphone, un train spécial de Bruxelles et nous nous mîmes à table devant un bon souper.

Après le repas, nous quittâmes l'hôtel et nous promenâmes dans les rues sombres et silencieuses, Villalobar et Lancken en tête, Harrach et moi derrière, causant à voix basse. Et nous flânions dans l'obscurité agréable, fatigués de cette journée agitée. Soudain, un cri dans les ténèbres :

- *Halte-là !*

Nous fîmes halte.

- *Les vieux bonshommes de landsturm tirent si à la légère, vous savez – dit Harrach.*

Lancken et Villalobar avaient fait halte. Ils étaient de l'autre côté de la rue. La voix de Lancken retentit ; il criait quelque chose en allemand. Finalement, il reçut l'ordre de s'approcher. Nous approchâmes et à la lueur d'une lampe, la seule allumée de la ville, un vieux soldat barbu lut nos papiers, redevint obséquieux et nous indiqua le chemin de la gare. Quand nous y arrivâmes à 11h30, il nous

restait une heure et demie d'attente. Lancken grommelait sur ce retour tardif.

- *Si vous n'aviez pas changé l'heure, nous ne serions pas rentrés si tard ce soir* – dit Villalobar.

Les employés nous offrirent la salle d'attente. Lancken fit éteindre les lumières et nous nous étendîmes sur les banquettes, couverts de nos manteaux. Je m'endormis tout de suite et ne m'éveillai qu'à l'appel du train. Il y avait quatre compartiments dans le train et fatigués les uns des autres nous en prîmes chacun un. Je m'enveloppai dans mon pale-tôt et me couchai. Le train eut une secousse et partit.

Quelqu'un ouvrit la porte de la voiture en criant :

- *Brüssel, mein Herr.*

C'était la gare du Nord, silencieuse et vide avec cet air désolé qu'ont les gares la nuit, accentué par le fait que la gare était devenue *Bahnhof*, avec tous ses écriteaux en allemand. Place Rogier, un cocher somnolait sur son siège et l'auto attendait ... Nous filâmes dans l'air froid du matin.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Sous le feu* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XVIII (1915) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 244-248. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **82** (« *Under fire* »), volume 1, pages 447-455, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2082.pdf>

Ce serait intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son ***Journal de guerre (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918)*** :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de_%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « ***In oorlogsnoed*** ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>